



DÉFILES

COUP D'ESSAI COLORÉ ET INSPIRÉ POUR LE PREMIER SHOW DES DEUX DESIGNERS DE LOEWE

PAGE 31

Loewe, la bonne surprise de cette Fashion Week

Succédant à Jonathan Anderson, les New-Yorkais Jack McCollough et Lazaro Hernandez présentaient leur première collection vendredi à Paris. Avec ce qu'il faut de cuir trompe-l'œil, de couleurs vibrantes et de mode facile à porter. Bien joué !

Hélène Guillaume

Les Français de la mode ont souvent la dent dure envers les Américains. Il est vrai qu'à l'exception de Tom Ford et de Marc Jacobs, les designers

d'outre-Atlantique sont généralement très commerciaux, ou bien trop «red carpet», ou encore, lorsqu'ils arrivent à Paris, jouent les grands couturiers conceptuels et tombent à côté. Sans compter que lorsqu'ils prennent la tête d'une grande maison française, ils succèdent souvent à des directeurs artistiques cultes. C'était le cas d'Alexander Wang qui remplaçait en 2012 chez Balenciaga, Nicolas Ghesquière, l'idole de toute une génération. Et c'est le cas cette fois chez Loewe, avec Jack McCollough et Lazaro Hernandez qui ont été recrutés il y a quelques mois après le départ de Jonathan Anderson pour Dior (un transfert de groupe, les deux marques appartenant à LVMH).

Ces dix dernières années, la marque madrilène est devenue l'une des plus hots de l'industrie. Pendant ce temps-là, les deux New-Yorkais dirigeaient la marque Proenza Schouler qu'ils ont fondée juste après leurs études. Quand LVMH les a approchés, ils étaient conscients qu'une telle décision pouvait les mettre en danger. «Cette proposition nous a rappelé quand Barneys (le department store new-yorkais,

NDLR) a décidé de vendre l'intégralité de notre collection de fin d'études à la Parsons School, expliquent-ils dans le studio de Loewe, rue Scribe à deux pas de l'Opéra. À l'époque, nous avons dû choisir entre profiter de cette opportunité pour nous lancer, ou suivre une voie plus conventionnelle, en devenant designer dans le studio d'une marque. Il y a six mois, nous avons de nouveau eu à décider si nous voulions abandonner tout ce que nous avions construit au fil des ans et quitter la ville qui était notre foyer... et faire preuve d'audace, venir à Paris, commencer un nouveau chapitre de notre vie, tenter une nouvelle expérience.» Après leur show de vendredi matin présenté dans une «boîte» à la Cité U, et au regard des applaudissements, on confirme que l'audace paie...

Ont-ils eu la pression de succéder à Jonathan Anderson, un dieu de la mode moderne? «Vous savez, ces vingt dernières années, nous avons dû faire tourner l'entreprise avec des moyens très limités puisque nous sommes indépendants, la maintenir à flot, payer nos employés, tout en nous occupant de la direction artistique... Alors oui, il y a





une sorte de pression ici mais elle est surtout créative. Et pour nous c'est une expérience tellement libératrice, nous avons désormais des moyens à la hauteur de notre imagination et de nos capacités. Sans avoir à nous soucier de la logistique.» Et en partant d'un terrain de jeu particulièrement excitant. Le couple a évidemment commencé son voyage Loewe à Madrid dans les archives de cette maison fondée en 1846 «à partir d'un collectif d'artisans indépendants, l'un fabriquait des portefeuilles, l'autre des boîtes à bijoux, des valises, de l'artisanat d'art, etc.».

Mais l'urgent est de penser une collection pour cette Fashion Week de septembre 2025. «Nous sommes partis de trois piliers. L'Espagne avec tout ce que cela veut dire de sensualité, de fougue, de culture, de peau et de passion, détaille Lazaro Hernandez qui, comme toutes les familles immigrées de Cuba, est «un enfant d'Espagne par extension». L'artisanat évidemment. Et notre

histoire personnelle sachant que nous avons grandi dans les années 1990, en Nouvelle-Angleterre, avec le culte du sportswear américain et un amour pour ses archétypes – le jean, le tee-shirt blanc, le bomber, le blazer... Ce sont ces pièces que nous avons voulu transformer à travers le prisme de savoir-faire extrêmes.» Le jean en cuir déchiqueté en jaune citrine, en orange Stabilo ou bleu piscine en est l'exemple le plus spectaculaire et le plus désirable!

Le bon sens américain

Également sur le podium, un polo oversize réalisé dans une tranche napolitaine de superpositions de cuirs et des débardeurs plissés et gaufrés comme délavés par le soleil en cuir trompe-l'œil. Ou cette robe en cuir en vert super vitaminé dont la forme en sablier a été cousue à la main sans qu'on n'en voie jamais la trace. «Nous sommes très amateurs d'artistes comme Larry Bell et Ellsworth Kelly qui partagent le concept de *Finish Fetish*,

qui consiste à créer quelque chose de si bien fait que les traces de sa fabrication en sont effacées.» Comme ce magnifique tableau de Kelly aux couleurs du drapeau espagnol, rouge et jaune, que leur a prêté un ami et qui est exposé à l'entrée du défilé, et dont la surface lisse ne trahit aucun coup de pinceau.

Avec un bon sens américain à toute épreuve, les deux designers ont mis à exécution leur projet d'un sportswear féminin luxueux mais pas chichiteux, en donnant du cool au savoir-faire dans les parkas en col en millefeuille, les cabans en cuir toucher caoutchouc, les robes néoflamenco portables, et les pulls col V rouge primaire très commerciaux estampillés du nouveau logo (qui s'avère être l'ancien décapité de moitié). Une mode spontanée et pas prise de tête qui fait du bien... ■



LYVANS BOULAKY / GETTY IMAGES VIA AFP

